

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE OUTRE MER
Centre de Petit Bassam

RECHERCHE SUR LE CONTACT FORET-SAVANE EN COTE D'IVOIRE
EVOLUTION HISTORIQUE DES UTILISATIONS AGRICOLES
D'UN MILIEU DE TRANSITION

J. RICHARD
Novembre 1971

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE OUTRE MER
Centre de Petit Bassam

RECHERCHE SUR LE CONTACT FORET-SAVANE EN COTE D'IVOIRE
EVOLUTION HISTORIQUE DES UTILISATIONS AGRICOLES
D'UN MILIEU DE TRANSITION

J. RICHARD

Novembre 1971

L'équipe pluridisciplinaire dont nous faisons partie choisissait d'étudier le passage de la forêt dense humide semi-décidue à la savane préforestière dans le centre-ouest du pays, dans une région comprise entre les 7^e et 8^e parallèles Nord et les 6^e et 7^e degré de longitude. La transition de la forêt à la savane s'y fait selon une orientation N.N.W/S.S.E, la première formation végétale occupant le Sud, la seconde le Nord. La limite entre les deux milieux est un contraste "ménagé" et non franc c'est à dire que la forêt s'effrite peu à peu dans la savane et on a une interpénétration digitée des deux masses végétales. Nous avons là un paysage typique de "contact mosaïque" figuré sur les photographies aériennes par un entrelac de savanes relativement boisées parcourues de forêts-galeries et parsemées d'îlots forestiers.

Notre zone d'enquête axée sur la sous-préfecture de Vavoua et la frange méridionale de celle de Seguela offrait plusieurs types de transitions:

- botanique venons-nous de dire,
- climatique, avec le passage d'un climat équatorial chaud et humide toute l'année à un climat subéquatorial plus contrasté,
- lithologique, avec la présence des principales roches du bouclier antecambrien,
- agricole, avec la limite Nord des cultures de plantation,
- culturelle enfin, avec le contact entre l'avancée méridionale d'une population de savane, les Malinke, et d'une population à vocation forestière, les Gouro.

Reste à présent à définir la problématique générale de l'étude intégrée puis à l'intérieur de celle-ci la nôtre plus particulière.

En fait il s'agissait de tenter d'expliquer ce paysage anastomosé, cette mosaïque, en déterminant l'importance relative des différents facteurs, prédisposants, causaux, résultants et de

maintien, pour reprendre la terminologie de Théo Hills explicitée comme suit: "il semblerait que dans bien des régions le climat prédispose à la formation de savanes plutôt que de forêts; l'évolution géomorphologique du paysage et notamment l'extension du réseau de drainage pourraient être des facteurs causaux; l'augmentation de la formation de latérite un facteur résultant et l'incendie un facteur de maintien".

En résumé il fallait non seulement faire la part des influences écologiques actuelles ou passées (climatiques, édaphiques...) et celle de l'impact de l'homme ou action anthropique, mais aussi de saisir leurs interrelations ou leurs contradictions.

Ainsi théoriquement notre participation à l'étude pluridisciplinaire devait comporter deux phases:

- dans un premier temps reconstituer l'histoire du peuplement afin de déterminer l'éventuelle influence anthropique sur la configuration actuelle du contact.
- dans le temps suivant étudier des formes actuelles d'adaptation de l'homme à ce milieu de contact en examinant les modalités de l'emprise de communautés rurales sur leur environnement.

En fait dès le départ, le premier volet de l'étude semblait être compromis au regard de la faible densité d'occupation de l'espace (moins de 4 habitants au km²) et du caractère relativement récent du peuplement. En outre les recherches des naturalistes entreprises antérieurement à notre arrivée avaient montré de façon éloquente que le faciès actuel du contact laissait peu de place dans son interprétation au facteur humain.

Cependant le fait que le contact botanique coïncidait étroitement avec un contact culturel nous amenait à nous interroger sur cette corrélation apparente et, de toutes les façons, la faiblesse du peuplement et sa localisation artificielle le long des axes ne préjugeaient en rien d'une situation précoloniale bouleversée par la pénétration française et son cortège d'exactions et de regroupements qui avaient particulièrement affecté notre région.

Nous sommes alors parti à la recherche des documents cartographiques contemporains des premières incursions pacifiques de la fin du XIX^e siècle et nous eûmes la surprise de découvrir une zone de contact soulignée par un fort semis de peuplement et sillonnée d'un réseau très dense de pistes. Cette première constatation nous conduisit à formuler l'interrogation suivante: puisque les conclusions des naturalistes ne pouvaient être mises en doute comment se faisait-il que cette ancienne concentration humaine n'ait pas laissé de traces sur l'environnement végétal ?

En définitive seule une analyse historique des modes de production pouvait nous apporter une réponse.

LA PERIODE PRECOLONIALE

Avant la pénétration coloniale toute la vie sociale et économique de notre zone préforestière était animée par le commerce de la kola qui s'insérait dans la longue chaîne d'échanges qui descendait du Sahel mais que des produits locaux relayaient au seuil de la forêt. Grosso modo du Soudan venaient le sel et le bétail qui, réceptionnés par les Malinké des régions de Seguela et Mankono étaient convertis en petits lingots de fer qui, à leur tour, servaient à acheter la kola des producteurs forestiers. Les Gouro du contact forêt-savane étaient dans la position d'intermédiaires obligés dans ce grand courant d'échanges savane-forêt, donc les interlocuteurs des courtiers Malinké.

Ce commerce international induisait à son tour des échanges locaux portant sur des denrées vivrières et des objets artisanaux, en particulier des pagnes confectionnés par nos deux populations.

Cette insertion économique faisait que Gouro et Malinké vivaient en étroite symbiose et elle façonnait leurs modes de production et, par là même, le contexte végétal.

Voyons tout d'abord les Gouro. Leur formation sociale possédait une structure qui résultait de la combinaison de deux

modes de production distincts, chasse et cueillette d'une part, agriculture de l'autre, dont le premier était dominant et le second subordonné. Précisons que seule la base économique du concept de mode de production nous intéressera ici, base économique dont nous essaierons de voir les répercussions sur le milieu végétal. La principale différence entre les deux modes de production tenait au mode d'exploitation de la terre. Les Gouro étaient surtout des chasseurs et le milieu du contact forêt-savane cumulait pour eux un double avantage: il offrait en effet des productions qualitativement complémentaires (faune de forêt et faune de savane) et une complémentarité dans le temps et dans l'espace des activités cynégétiques (chasse en savane pratiquée en saison sèche à l'aide de feux de brousse, chasse en forêt toute l'année). Au niveau de ces activités dominantes le fait d'importance pour nous est que la terre était considérée uniquement comme objet de travail; nous entendons par là que l'homme puisait dans la nature sans l'aménager ni la restaurer et que la faible productivité de la terre était compensée par une forte productivité du travail et que, par conséquent, son exploitation ne donnait pas lieu à l'élaboration d'un terroir c'est à dire d'un aménagement durable du paysage. On nous rétorquera immédiatement que nous ignorons sciemment le façonnement de la savane par les feux de brousse; certes, mais l'essentiel pour nous n'était pas de mesurer les changements de faciès internes des formations végétales en contact mais d'appréhender leur distribution relative et nous pouvons supposer que le dynamisme des lisières forestières était freiné par les feux mais qu'en aucun cas ces derniers ne pouvaient bouleverser un statu quo au bénéfice de la savane. Résumons-nous en disant que les activités de chasse et de cueillette ne perturbaient pas gravement le contact.

Reste à présent à examiner le mode de production subordonné, l'agriculture. L'économie agricole se distingue par l'usage de la terre comme moyen de travail c'est à dire par l'incorporation dans la terre de force de travail dont le produit est différé. La prolongation des activités productives et l'obtention du produit à terme entraînent une altération des rapports de l'homme à la nature. L'agriculture dispute la terre à la végétation envahissante, il lui faut inscrire sa vie dans le sol. Mais dans notre cas quel était le milieu privilégié par ces activités ? C'était la savane et on peut se demander pourquoi

étant donné que la plus grande fertilité des sols forestiers était alors reconnue et que le caractère ubiquiste des plantes cultivées ne spécialisait a priori aucun milieu. Pour comprendre cette option savanicole il faut faire intervenir un obstacle technologique. La culture en forêt nécessite un outillage en fer solide (haches, sabres d'abattis); or, si à l'époque on n'ignorait pas la métallurgie comme en témoignent les nombreux sites de forges, le fer de qualité, non cassant, était relativement rare et coûteux. Nous précisons donc que cet obstacle de l'outillage était relatif: on pouvait effectivement défricher la forêt mais cette entreprise nécessitait un lourd investissement avec sinon l'obtention d'un produit rare, des réparations nombreuses et dispendieuses. A ce prix là il était préférable d'utiliser le milieu le plus facile et, en sus, très favorable à la culture industrielle de l'époque, le coton associé au vivrier, qui alimentait l'artisanat de pagnes. Or donc, seule était travaillée, façonnée, bouleversée par des pratiques agricoles la savane et ses lisières, ce qui nous amène à réaffirmer que la distribution relative des deux masses végétales n'était pas profondément modifiée et que, dans tous les cas, la forêt était peu attaquée.

Quant aux Malinké de la frange forestière leur impact sur le milieu était de même nature bien que dans l'articulation de leurs modes de production le dominant devenait l'agriculture et le subordonné la chasse et la cueillette. Les cultures se pratiquaient toujours en savane et, la chasse n'ayant pas la même signification sociale que chez les gouro, le façonnement de cette savane par les feux était peut-être moins marqué.

Après cet exposé nous ne voudrions pas être taxé d'adepte d'un strict déterminisme technologique. Mais cet obstacle était bien réel et nous en avons recueilli des témoignages à valeur de preuve. A notre question de savoir quand avait commencé l'utilisation agricole intensive de la forêt il nous a toujours été répondu qu'elle était bien antérieure à l'introduction des cultures de plantations valorisant ce milieu-là et pas du tout contemporaine. Elle était très exactement datée de l'introduction de la machette

outil solide et répandu, soit du début du XX^e siècle. Il est donc bien entendu que cet handicap technique n'était pas irréductible car on nous aurait vite objecté l'existence à l'époque d'une agriculture en zone forestière; mais c'est justement parce que nos populations disposaient de deux milieux végétaux qu'ils ont pu choisir et déterminer eux-mêmes le milieu qui leur convenait.

Ainsi notre description des modes de production pré-coloniaux et des conditions techniques d'exploitation nous fait conclure que la forêt, objet de travail, était peu entamée, que seule la savane, moyen de travail, était cultivée mais que cela n'entraînait pas de graves déséquilibres dans leur répartition relative.

LA PERIODE ACTUELLE

Que nous apprend de la situation présente l'étude de deux communautés villageoises, Bénoufla village gouro, Somina village malinké ?

Dans le premier village 92 % des superficies cultivées sont localisées en forêt, dans le second 70 %; donc une différence d'utilisation des deux milieux en contact.

A Bénoufla sur ce total de 92 %, 90 % sont consacrés à la caféiculture et à Somina 30 % seulement de cultures industrielles (20 % de café, 10 % de coton). Ainsi dans un contexte écologique assez peu différencié nous avons deux réponses agricoles: soit caféiculture soit production vivrière. A ces deux réponses correspondent deux types de paysages végétaux: dans le cas du café, une forêt certes modifiée mais pas dégradée, dans l'autre cas, une forêt en voie de disparition. Quelles sont les causes de ces multiples variations entre les deux villages ?

I. différences d'options culturelles: dans la zone pré-forestière de Vouou-Seguela les cultures de plantation sont déjà en position très marginale. Les indices de variation de la production annuelle du café sont très élevés. Nous comprenons donc la faiblesse de la caféiculture à Somina mais pas son omniprésence à

Bénoufla. En fait le paradoxe de ce dernier village ne s'explique que par référence à une rente de situation dont il bénéficie. Il est en effet localisé sur une bande de schistes qui permet la persistance de caractères édaphiques favorables au caféier sous un climat qui ne l'est presque plus. Par contre Somina ne disposant que d'un substratum granitique ne peut s'adonner à cette spéculation arbustive d'où sa "vocation" vivrière.

II. culture plus ou moins importante de la savane et faciès végétal: à Bénoufla, la forêt ne manquant pas, nous assistons à une extension caféière qui maintient quand même un minimum de couvert forestier. En outre ces caféières cachent une réalité complexe et il faut introduire la catégorie des jeunes plantations pour comprendre l'apparente absence de vivrier; car la caféière non encore en production constitue un élément fondamental de l'économie agricole puisque toujours associée à des cultures vivrières. Ces dernières remplissent ainsi deux fonctions: en tête d'assolement elles font partie intégrante des techniques de production du café et elles sont à la base de l'alimentation villageoise. Ce vivrier permet de rentabiliser au maximum les défrichements caféiers par son adjonction systématique au cours des années improductives de l'arbuste.

Quant à Somina, l'aspect dégradé de la forêt est en relation directe avec la plus grande utilisation de la savane ou plutôt cette dernière en est la conséquence. Or nous ne pouvons expliquer ce phénomène par une raréfaction des terres forestières, d'immenses réserves restant à la disposition des villageois. De nouveau l'explication est à rechercher dans une rente de situation dont profite Somina. Situé à une dizaine de kilomètres de Seguela, petit centre urbain consommateur de denrées vivrières, Somina vit de cette demande qu'il peut facilement satisfaire étant bien desservi par une piste carrossable toute l'année. Or les cultures vivrières se faisant de façon privilégiée en milieu forestier, les bosquets proches du village ont été cultivés si intensément que nombre d'entre eux sont devenus totalement inutilisables. Dès lors nos cultivateurs se trouvaient face au dilemme suivant: ou aller chercher de la forêt si loin qu'il fallait envisager le déplacement

du village devant l'augmentation des temps de parcours, mais dans ce cas il fallait se résoudre à s'éloigner de la route desservant Seguela et renoncer aux relations quotidiennes; ou alors accepter un temps encore de cultiver la savane moins fertile certes mais tout de même apte à supporter le vivrier commercialisable (en particulier le riz). Devant cette alternative nos gens ont très vite fait un simple calcul économique. Ils ont estimé que malgré la diminution des rendements il était encore rentable de cultiver en savane et ce d'autant qu'une nouvelle conjoncture venait appuyer leur choix. Seguela venant de passer au rang de préfecture, le développement de l'infrastructure administrative et son corollaire d'afflux de population a eu pour conséquence immédiate un accroissement de la demande en denrées vivrières et une sollicitation plus forte de la production des villages périphériques. Ainsi pour en revenir à Somina une baisse de production était compensée par une élévation des cours. Nous assistons donc à cette situation paradoxale d'une utilisation croissante de la savane alors que la forêt ne manque pas, ceci étant bien entendu possible dans un contexte d'agriculture vivrière.

Pour conclure nous voudrions dire que les populations étudiées appréhendent leur milieu naturel de l'unique point de vue de la rationalité économique et que la meilleure aptitude des sols forestiers étant reconnue il n'en demeure pas moins qu'en dernière instance la savane peut être préférée ou plutôt adaptée à une spéculation. Est-ce l'ubiquité des plantes ou bien l'ambiguïté de la zone de transition qui le permet ? Les deux sans doute.

Un peu en marge de notre travail nous nous sommes demandés enfin comment ce milieu de transition était perçu dans le domaine de l'idéologie et là nous avons deux types d'appréhension.

En zone Gouro il n'existe aucun terme pour désigner le milieu de contact. Le "pays de la savane" étant situé plus au Nord, on se considère comme appartenant au monde forestier puisque l'on a sous les yeux la preuve concrète du dynamisme des lisières de la forêt, dynamisme mesurable en faisant appel aux témoignages des "anciens". Nous considérons que nous avons là une vision

"structurelle" du contact conséquent d'une connaissance objective d'un paysage qui, effectivement, évolue vers la forêt. D'ailleurs dans l'univers des représentations il n'y a pas de panthéon particulier à chacun des ensembles végétaux. Les dieux sont essentiellement forestiers et quand d'aventure ils parcourent la savane ils peuvent changer d'aspect mais pas du tout de nature.

En zone Malinké par contre, la terminologie distingue les pays de la savane septentrionaux, ceux méridionaux de la forêt et enfin le "pays qui n'est ni la savane ni la forêt" dans lequel on vit. Mais l'emploi de cette dernière appellation fait moins référence à un faciès végétal qu'à un contexte historique où ce pays de transition était une zone privilégiée d'échanges, la zone du commerce de la kola. Ainsi on pourrait presque dire qu'ici la vision du contact est "conjoncturelle".